
ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 127 - février 2023
Manga
Il était une fois
les *kashihonya*
(librairies de location)
し、図書館と並行して経営されていた。内
記氏による最後の貸本屋。展示品は、当時
使われていた貸出カード入れ。
Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

ÉDITO Bonne année



Toute l'équipe de *Zoom Japon* vous présente ses meilleurs vœux pour 2023. Que cette année permette à ceux qui le souhaitent de se rendre au Japon et aux autres de continuer à découvrir ce pays à travers notamment la lecture de notre magazine. Pour notre premier numéro de l'année, nous vous invitons à découvrir l'univers des librairies de location qui jouèrent un rôle clé dans la diffusion de la culture manga dans les années 1950-1960. A travers leur histoire, c'est tout un pan de la culture populaire japonaise que l'on peut appréhender. De la même façon, nous vous entraînons également dans la préfecture d'Iwate à la découverte de l'histoire contemporaine japonaise encore méconnue.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Arrondissement de Shibuya, Tôkyô



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Il n'y a encore pas si longtemps, les rues de Tôkyô résonnaient de signaux sonores facilement identifiables. Ils étaient l'apanage des représentants de différents métiers et permettaient aux habitants de les solliciter en fonction de leurs besoins et envies. Avec son petit cornet, le vendeur de *tôfu* annonçait sa présence aux ménagères. Il n'y en a presque plus aujourd'hui à l'exception peut-être du marchand de patates douces grillées (*yaki imo*) que les Japonais apprécient toujours autant.

40 % Tel est le montant de la hausse de salaire dont la plupart des salariés japonais d'Uniqlo vont pouvoir bénéficier à compter du mois de mars. Le salaire d'embauche des jeunes diplômés augmentera de 18 % tandis que le salaire d'un directeur de magasin enregistrera une hausse de 36 %. Un changement notable dans l'univers salarial nippon.

SOCIÉTÉ Repeuplement des campagnes

Le gouvernement va offrir à partir d'avril jusqu'à 1 million de yens [7 300 euros] par enfant, à toutes les familles qui déménagent de la région métropolitaine de Tôkyô. Il s'agit à la fois de réduire la concentration de population dans la région, mais aussi de repeupler quelque 1 300 communes rurales qui participent à ce programme.

ÉCONOMIE Le taux de chômage au plus bas

Le Japon a affiché un taux de chômage de 2,5 % en novembre. Celui-ci a légèrement diminué par rapport aux 2,6 % de septembre et d'octobre. Sans surprise, le secteur des services, notamment l'hôtellerie-restauration, continue de bénéficier de la réouverture totale du Japon aux visiteurs étrangers. C'est un nouveau record pour le pays.

MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

KI-MO-NO

Exposition
jusqu'au
28 mai 2023





Europe 1 TEMPURA BeauxArts LE FIGARO madame TV5 MONDE





Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

A la fin des mangas de prêt, il y avait une fiche sur laquelle était notée le numéro du client, la date de location et le tampon de rendu.

Un prêté pour un rendu

Les librairies de location *(kashihonya)* ont joué un rôle clé dans le développement du manga au Japon.

Il fut un temps où les gens appréciaient les biens matériels. Aujourd'hui, nous pouvons acheter des livres électroniques et télécharger des fichiers numériques de films et de chansons sur Internet, mais il n'y a pas si longtemps, se rendre dans un magasin de location de vidéos faisait partie de notre quotidien.

Le Japon abrite également une culture florissante pour ce qui est de la location de livres et de mangas. De nos jours, tout le monde peut se permettre d'acheter un livre, mais jusqu'à la première période d'après-guerre, le prix des livres était prohibitif, ce qui les mettait hors de portée de la plupart des gens. Pourtant, le Japon possédait une culture de la lecture très développée et, pour satisfaire cette soif de livres, des librairies de prêt ont vu le jour un peu partout à travers l'Archipel, du centre des villes jusqu'aux petits villages de montagne et aux hameaux de pêcheurs.

Ce système est apparu pendant l'ère Edo (1603-1868), lorsque le papier et l'impression étaient encore réalisés à la main et que le nombre d'exemplaires en circulation était limité, ce qui en faisait un produit de luxe que seuls les aristocrates et les riches pouvaient se payer. Cependant, durant cette période, le taux d'alphabétisation a rapidement augmenté parmi les gens du peuple et, selon les estimations, 40 à 50 % des hommes et 15 % des femmes savaient lire et écrire. En outre, les progrès technologiques permettaient d'imprimer jusqu'à 1 000 exemplaires d'une même œuvre.

Bien entendu, le processus d'impression était encore manuel, ce qui maintenait le prix des livres à un niveau très élevé. Pour remédier à ce problème, des entreprises de prêt ont commencé à acheter des livres produits par des grossistes locaux et à les louer aux gens du peuple à bas prix. Durant l'ère Edo, ces personnes n'avaient pas de magasin mais portaient leurs livres sur leurs épaules et faisaient le tour de leurs clients. Les plus talentueux étaient ceux qui apprenaient à connaître les goûts de chaque client et leur proposaient des livres qui leur correspondaient.

Ils traitaient une grande variété de genres, des livres académiques (ouvrages bouddhistes et confucéens, livres d'histoire, archives militaires, biographies, livres médicaux) aux ouvrages de divertissement tels que les poèmes haïku, les histoires comiques, les pièces de théâtre et les romans d'auteurs populaires comme IHARA Saikaku et CHIKAMATSU Monzaemon, et même les livres pour enfants appelés *akahon*. On dit qu'à la fin de la période Edo, il y avait entre 700 et 800 loueurs de livres dans tout le pays. Ils desservaient généralement quelques centaines de foyers et touchaient donc environ 100 000 lecteurs ou plus.

Le secteur a continué à se développer même au XXe siècle, lorsque les lecteurs ont afflué dans les *kashihonya* (librairies de location) pour se procurer les derniers romans de l'auteur de romans policiers EDOGAWA Ranpo et les mangas et livres pour enfants de plus en plus populaires. TAKANO Shinzô, ancien rédacteur en chef du magazine de bande dessinée d'avant-garde *Garo* (voir *Zoom Japon* n°43, septembre 2014) et membre fondateur du groupe d'étude sur l'histoire du manga dans les *kashihonya*, rappelle que

les librairies de location se procuraient leur marchandise en l'achetant directement aux éditeurs ou à d'autres librairies qui voulaient se débarrasser de leur stock excédentaire. *"Les librairies ordinaires vendaient des exemplaires de nouveaux livres invendus à des grossistes, et les propriétaires de librairies de prêt s'approvisionnaient auprès d'eux. A Tôkyô, il y avait de nombreux grossistes sous la voie ferrée à Ueno et Kanda, près de l'actuel quartier des livres d'occasion de Jimbôchô (voir* Zoom Japon *n°18, mars 2012). Après la guerre, on pouvait trouver des centaines, voire des milliers de bandes dessinées entassées dans ces minuscules boutiques, souvent inférieures à 15 mètres carrés",* explique-t-il. Au Japon, les livres nouvellement publiés sont vendus partout à un prix fixe puisque les ventes au rabais sont interdites par la loi. Cependant, les *kashihonya* pouvaient difficilement faire des bénéfices en achetant uniquement des livres neufs. Afin de contourner les règles, elles ont imaginé le système du *zokkibon*. *"Les livres* zokki *étaient des livres neufs vendus à un prix extrêmement bas sur le marché des livres d'occasion. Comme le système réglementé de vente de livres ne s'applique pas aux livres d'occasion, les livres tout neufs étaient "vieillis" en traçant une ligne rouge sur le bord du livre ou en apposant un tampon sur la couverture. De cette façon, les librairies pouvaient les vendre au prix qu'elles souhaitaient",* rappelle Takano Shinzô.

Le réseau des *kashihonya* a finalement connu une envolée après la guerre, alors que beaucoup de gens étaient occupés à essayer de survivre parmi les ruines, et qu'acheter des livres était la dernière chose qu'ils pouvaient se permettre. En quelques années seulement, des milliers de librairies de location ont ouvert partout. C'est dans un contexte d'austérité économique et de pénurie alimentaire que les *kashihon manga* (bandes dessinées expressément publiées pour le marché de la location) ont fait leur apparition en 1953, s'imposant rapidement comme un produit extrêmement populaire.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Lancé à l'initiative notamment de Tatsumi Yoshiharu, Kage fut créé spécialement pour les kashihonya.

"Beaucoup des premiers dessinateurs de kashihon manga *avaient commencé comme illustrateur de* kamishibai", explique le spécialiste. Le *kamishibai* (littéralement "théâtre de papier") était une forme de théâtre de rue dans lequel les conteurs se rendaient aux coins des rues avec des séries de planches illustrées qu'ils plaçaient dans un dispositif miniature ressemblant à une scène et racontaient l'histoire en changeant chaque image. *"Les genres les plus populaires étaient les histoires de fantômes, les westerns, la science-fiction et les contes de piété filiale pour filles, et étaient généralement dessinés dans un style réaliste. Cela a créé un problème lorsque les artistes de* kamishibai *tels que Mizuki Shigeru (voir* Zoom Japon *n°117, février 2022) et Shirato Sanpei sont passés au* kashihon manga *et ont dû s'adapter à un style plus cartoonesque."*

Les *kashihon manga* typiques étaient des anthologies comprenant des histoires de plusieurs artistes. Ils étaient rassemblés dans des volumes à couverture rigide, suffisamment robustes pour résister à une manipulation brutale et être lus par de nombreux jeunes. Comme ils s'adressaient principalement à la classe ouvrière, les boutiques de location avaient tendance à se regrouper dans les quartiers moins aisés. *"Beaucoup étaient situés dans les quartiers de Shinagawa et d'Ôta, dans le sud de Tôkyô, qui abritaient de nombreuses* machikôba (voir *Zoom Japon* n°69, avril 2017)*"*, raconte Takano Shinzô. *"De nombreux jeunes gens âgés de 16 et 17 ans y vivaient et travaillaient dans ces petites entreprises et louaient régulièrement cinq ou six livres à la fois. D'autres quartiers à faibles revenus, comme les quartiers d'Arakawa et de Kôtô, présentaient une forte concentration de magasins de location. En revanche, le quartier résidentiel plus huppé de Yamanote, dans l'ouest de la capitale, en comptait relativement peu. La plupart des protagonistes des* kashihon manga *appartenaient à la classe inférieure, et leurs histoires trouvaient donc un écho auprès de ces lecteurs."* On pouvait également trouver ces bandes dessinées dans les confiseries, les salons de coiffure, les papeteries et autres petits magasins familiaux qui stockaient quelques exemplaires pour compléter leurs revenus.

L'une des caractéristiques de ces bandes dessinées était qu'elles comportaient une colonne pour la correspondance. Les adresses des lecteurs étaient également indiquées, ce qui per-

mettait une interaction entre eux et avec les auteurs de mangas. Cela a contribué à créer une communauté dynamique de fans de mangas. *"C'était une époque plus facile, plus insouciante, car les gens étaient moins préoccupés par leur vie privée. Ce n'est que plus tard, pendant la période de croissance économique rapide, que la conscience de la classe moyenne s'est imposée et que les magazines ont cessé d'indiquer les adresses dans leur colonne de correspondance. Aujourd'hui, bien sûr, il serait impensable de révéler ce type d'informations personnelles."*

En 1959, des ordonnances interdisant la vente et le prêt de certains livres aux jeunes ont été promulguées dans le cadre d'un mouvement visant à restreindre les "livres jugés nuisibles" au bon développement du caractère des jeunes. *"Il est vrai que les* manga kashihon *avaient une assez mauvaise réputation, du moins dans certains milieux sociaux",* confirme notre expert. *"Les librairies de location étaient socialement méprisées comme étant bien inférieures aux librairies vendant des titres neufs et d'occasion. TEZUKA Osamu lui-même considérait les* manga kashihon *comme des bandes dessinées de piètre qualité qui se comparaient défavorablement au type de manga pour enfants qu'il préférait. Cela ne plaisait pas à beaucoup de gens, y compris à MIZUKI, qui était furieux de l'arrogance de TEZUKA et voyait dans les ordonnances un moyen de limiter la liberté d'expression."*

Il est vrai que certaines des histoires présentées dans ces livres étaient incohérentes, absurdes et grossièrement dessinées. De plus, elles abordaient souvent des sujets que les mangas grand public évitaient de considérer comme controversés. L'une des histoires de HIRATA Hiroshi, par exemple, traite de la discrimination à l'égard des *burakumin*, un groupe social de statut inférieur. Dans les *Ninja Bungeichô* (livres d'arts martiaux ninjas) de SHIRATO Sanpei, par exemple, les personnes handicapées physiques apparaissent fréquemment. *"Le fait que les* manga kashihon *mettent souvent en scène des personnes discriminées et opprimées n'est pas nécessairement une mauvaise chose",* estime TAKANO Shinzô. *"Les éditeurs acceptaient la direction et la vision artistique de chaque auteur, puis on laissait aux lecteurs le soin de décider par eux-mêmes s'ils aimaient ou non ces sujets."*

Dans tous les cas, les auteurs devaient garder à l'esprit qu'être un artiste de *manga kashihon* n'allait pas améliorer leur statut social. Selon le grand mangaka TSUGE Yoshiharu (voir *Zoom Japon* n°87, février 2019), une petite librairie de location avait ouvert dans le quartier populaire où il vivait en 1955, l'année où il a commencé à dessiner. En l'absence de cafés dans le quartier, les gens avaient l'habitude de fréquenter la librairie. Il y allait surtout pour reluquer les filles qui travaillaient au comptoir, mais il s'est vite rendu compte que, pour ces jeunes femmes, les *kashihon manga* étaient des publications de mauvaise qualité dont les auteurs ne méritaient pas leur admiration.

A partir de la seconde moitié des années 1950, un plus grand nombre de bibliothèques publiques ont commencé à ouvrir, les livres sont devenus plus abordables et, surtout, les magazines grand public sont passés de mensuels coûteux à des hebdomadaires moins chers, de sorte qu'un plus grand nombre de personnes pouvaient facilement obtenir leur dose régulière de mangas. Ces changements marquent le début de la fin de l'industrie du livre de location. De nombreuses *kashihonya* existaient encore au début des années 1960, mais leur nombre a diminué au cours des deux décennies suivantes, car elles ont été remplacées par des loueurs de vidéo et de CD.

La disparition des librairies a également été causée par un changement de législation. L'une des raisons de la prolifération des magasins de location dans les années 1950, outre les prix prohibitifs des livres, est que lorsque la loi sur le droit d'auteur a été promulguée, elle ne tenait pas compte du droit du titulaire du droit d'auteur à percevoir une redevance des entreprises de location. En d'autres termes, tout le monde pouvait facilement louer des imprimés à des clients contre rémunération sans obtenir l'autorisation des détenteurs de droits d'auteur. En 1984, le droit de prêt a été introduit. Cette nouvelle législation a été principalement adoptée pour répondre à l'expansion rapide des magasins de location de CD dans tout le pays, mais elle a fini par nuire aux dernières *kashihonya*.

Cependant, ce n'est pas la fin de l'histoire. En fait, alors que ces petites boutiques indépendantes ont disparu aujourd'hui, le XXIe siècle a connu une explosion de la location de mangas d'un genre différent. Cela a commencé lorsque certaines chaînes de magasins de location de DVD et de CD ont commencé à louer des bandes dessinées à titre onéreux. Avec la généralisation de l'Internet à haut débit, les œuvres audio et vidéo ont commencé à être distribuées directement aux utilisateurs sous forme numérique. Les magasins de location ont vu leurs revenus chuter brutalement et ont commencé à remplir leurs étagères vides avec des livres et des magazines.

Au début, les grands éditeurs ont toléré tacitement l'existence des librairies de location parce qu'elles étaient petites et que, de toute façon, leur nombre ne cessait de diminuer. Mais les choses ont changé lorsque de grandes chaînes comme Tsutaya, qui vendaient et louaient des CD, des DVD et des jeux vidéo, ont commencé à louer des livres. Aujourd'hui, par exemple, Tsutaya possède 807 magasins Tsutaya Books dans les 47 préfectures du pays, à l'exception de celle de Shimane. Un autre problème a été causé par l'omniprésence des cybercafés qui stockaient des centaines de mangas que les clients pouvaient lire gratuitement. Les éditeurs ont fini par se mobiliser et, à la suite de diverses activités de lobbying des entreprises, la loi sur le droit d'auteur a été révisée en 2005 pour permettre l'application des droits de location aux livres, y compris les bandes dessinées. En outre, après une discussion difficile entre le Centre de gestion des droits de location des publications (représentant des titulaires de droits d'auteur) et l'Association commerciale japonaise de location de disques compacts et de vidéos, un accord provisoire a été conclu fin 2006 et, à partir du 1er février 2007, un nouveau système a été mis en place pour collecter les frais de location de livres auprès des sociétés de location et les reverser aux titulaires de droits d'auteur. Dans l'intervalle, il a été décidé que les quelques rares librairies de location indépendantes encore en activité pourraient demander une exemption des droits d'utilisation. Ce droit est toutefois limité aux petits magasins ayant un stock inférieur à 10 000 livres.

En réponse à cet accord, Tsutaya a annoncé qu'elle lancerait une activité de location de bandes dessinées à part entière en avril 2007. A la même époque, la plus grande chaîne de librairies d'occasion du Japon, Book Off (807 magasins en mars 2018), a lancé un service de location de BD à domicile. Cependant, maintenant que nous sommes entrés dans la troisième décennie du nouveau millénaire, même ces entreprises commencent à paraître dépassées. Comme de plus en plus de personnes n'aiment pas transporter des livres lourds et encombrants, et que le papier est désormais considéré comme inutile, des services de location de livres électroniques ont vu le jour pour satisfaire le désir des jeunes générations pour les produits numériques. Renta !, par exemple, est le plus grand service de location en ligne du Japon. Ses livres électroniques (non seulement des mangas mais aussi des romans légers) peuvent être loués à partir de 100 yens pour 48 heures et peuvent être achetés moyennant un supplément. Ce type de service de location de mangas est populaire car les gens peuvent facilement lire des livres et des mangas depuis leurs smartphones ou leurs tablettes.

Le nouveau modèle commercial de location de bandes dessinées n'a rien à voir avec les *kashihonya* traditionnelles, étant basé sur de grandes chaînes d'entreprises impersonnelles qui traitent les livres comme des produits d'épicerie. Malheureusement pour les amateurs de librairies indépendantes et ceux qui se souviennent de l'ambiance chaleureuse des *kashihonya* familiales, le "bon vieux temps" est définitivement révolu. Vive les *kashihon manga* !

GIANNI SIMONE

DESTIN Tsuge Tadao près de sa plume

Moins connu en Europe que son aîné Yoshiharu, il a aussi fait ses premières armes dans les mangas de location.

Tsuge Tadao est entré dans la légende. Bien que, jusqu'à très récemment, il ait été pratiquement inconnu en dehors du Japon, ce vétéran de la bande dessinée a été l'un des pionniers du manga alternatif et un collaborateur clé du magazine d'avant-garde *Garo* (voir *Zoom Japon* n°43, septembre 2014) entre la fin des années 1960 et le début des années 1970. A la différence de son frère aîné Yoshiharu (voir *Zoom Japon* n°87, février 2019), Tadao a largement dépeint, sur un ton non sentimental, la vie sordide des gens ordinaires et leurs luttes quotidiennes dans le Japon de l'après-guerre.


Tsuge Tadao a commencé à réaliser des mangas pour les librairies de location à la fin des années 1950.

John Lander pour Zoom Japon

Quand avez-vous commencé à dessiner ?
Tsuge Tadao : Quand j'étais en CE1, inspiré par mon frère, j'ai commencé à dessiner les personnages de Tezuka dans la rue avec un morceau de craie. Même à l'école, j'avais l'habitude de dessiner sur le tableau noir. Puis, quand j'avais environ 12 ans, mon frère a commencé à travailler professionnellement comme dessinateur de bandes dessinées. Je rentrais de l'école et il me demandait de l'aider pour les parties faciles, comme l'encrage de certains dessins. C'était l'époque où Tatsumi Yoshiharu repoussait les limites du manga avec ses histoires grinçantes de *gekiga* [manga réaliste] et où des revues destinées à la location comme *Meiro, Kage* et *Machi* ont fait leur apparition. J'ai soumis à l'une de ces revues une de mes histoires – elle faisait environ huit pages – et, étonnamment, elle a été publiée ! J'ai été payé 1 000 yens (± 7 €) – une somme considérable à l'époque, surtout pour un jeune homme comme moi - et j'étais définitivement accroché. Je n'arrivais pas à croire que je pouvais être payé tout en m'amusant.

Vos premières bandes dessinées ont été publiées dans des collections de livres de location *(kashihon manga)* qui contenaient principalement des mangas de genre. D'après un essai écrit et publié par votre frère Yoshiharu en 1988, vous lui avez un jour montré le brouillon d'une de vos premières histoires, mais il l'a publié dans *Machi* comme étant sa propre œuvre.
T. T. : J'avoue que je ne m'en souviens pas. Je n'ai jamais reçu le numéro où mon histoire était censée figurer, donc je ne sais pas ce qu'il en est advenu. Mais je me souviens avoir reçu les honoraires pour le manuscrit. Autant que je me souvienne, les premières histoires parues dans un *kashihon manga* étaient *Tejô* [Menottes] et *Kaitenkenjû* [Revolver]. C'était une période particulièrement prolifique pour moi. J'ai écrit *Kaitenkenjû* en 1959, et au cours des deux années suivantes, j'ai publié plus de 20 œuvres. Ensuite, je n'ai plus rien fait jusqu'à ce que je rejoigne *Garo* en 1968.

J'ai lu quelque part que vous n'étiez pas particulièrement fier de vos histoires de *shôjo manga*.
T. T. : Disons que ce n'était pas le genre d'œuvres que je voulais créer. Mais sur le marché des *kashihon*, il fallait donner aux lecteurs ce qu'ils voulaient, et les histoires pour filles étaient très populaires. C'est la réalité d'une

économie capitaliste. Après tout, les *shôjo manga* représentaient près de 60 % de la production totale des mangas de prêt.

Le *shôjo manga* typique des *kashihon* de l'époque raconte l'histoire d'une héroïne courageuse qui, malgré son malheur, parvient à une fin heureuse et dramatique. Pensez-vous que ces histoires ont été influencées par la situation d'après-guerre au Japon ?
T. T. : Oui et non. Il est certain que les *shôjo manga* étaient très différents des mangas pour garçons. Les garçons aimaient l'évasion, qu'il s'agisse d'action, d'aventure ou de science-fiction. En revanche, le contenu des bandes dessinées pour filles était extrêmement réaliste. N'oubliez pas qu'à l'époque, il y avait 100 000 orphelins de guerre au Japon. Cela dit, ces histoires se vendaient bien notamment parce que les filles aimaient les histoires qui font pleurer.

N'avez-vous jamais eu l'impression que la politique éditoriale des éditeurs de *kashihon* imposait trop de limites à votre art ?
T. T. : Peut-être qu'au début, c'était comme ça. TEZUKA avait établi les lignes directrices pour dessiner les mangas, et tous les artistes suivaient son plan. Les bandes dessinées étaient des pièces morales sur le bien contre le mal, et vous saviez que les bons l'emportaient toujours sur les méchants. Ces règles étaient gravées dans la pierre et considérées comme allant de soi. Dans tous les cas, il était impossible qu'un éditeur accepte quelque chose de différent, qui s'écarte de ces règles. Puis le *gekiga* de TATSUMI est arrivé et les méchants ont commencé à gagner, pour ainsi dire.

Comme dans *Les Salauds dorment en paix* (*Warui yatsu hodo yoku nemuru,* 1960) de KUROSAWA Akira, non ?
T. T. : Oui, quelque chose comme ça. J'exagère un peu, bien sûr, mais TATSUMI a vraiment changé les règles du jeu. Il a montré que la vie réelle était plus compliquée que le monde dépeint dans les bandes dessinées. Par la suite, la scène manga s'est diversifiée et des approches de plus en plus originales sont devenues populaires, comme les mangas d'époque de SHIRATO Sanpei sur l'oppression sociale et la discrimination, et MIZUKI Shigeru dont l'approche était différente du *gekiga* mais visait toujours un lectorat plus adulte. Même mon frère Yoshiharu a été fortement influencé par MIZUKI.

Vous avez dit que vous ne vous souciiez pas vraiment d'améliorer vos compétences en dessin. Avez-vous déjà envisagé d'abandonner votre emploi régulier et de devenir un dessinateur de manga professionnel à plein temps ?
T. T. : Evidemment, j'aurais été heureux de travailler en tant que mangaka, mais je n'ai jamais consciemment poursuivi cette carrière. De plus, ma situation familiale ne m'a pas aidé à cet égard : les auteurs de bandes dessinées travaillent dans la solitude de leur maison, passant des heures sur leurs histoires, mais ma maison était le dernier endroit où je voulais être. Quand je ne travaillais pas, j'étais dans la rue avec mes amis hooligans *(rires)*. Ils avaient pourtant l'habitude de dire, "*tu peux devenir un artiste de bande dessinée, ne perds pas ton temps à traîner avec nous*". Mais j'étais blessé par leur attitude. Je finissais par me promener seul dans le quartier, en attendant que mes deux frères rentrent du travail.

Quand avez-vous quitté la maison ?
T. T. : Quand je me suis marié, à 24 ans, j'ai déménagé dans la ville de ma femme, où nous avons vécu avec sa famille et j'ai rejoint l'entreprise familiale, pour travailler dans une quincaillerie et dans la vente de gaz, ce qui était bien mieux que ma vie précédente.

Et qu'est-il arrivé à vos mangas ?
T. T. : L'année où je me suis marié est aussi celle où mon frère a commencé sa collaboration avec le magazine *Garo*. Je crois me souvenir que mon frère avait dit aux rédacteurs que je dessinais aussi. Pour ma part, j'ai trouvé en *Garo* un nouveau type de magazine où l'auteur était vraiment libre de dessiner ce qu'il voulait et où la seule limite était son imagination. J'ai commencé à dessiner le soir après le travail, petit à petit, et l'une de mes histoires a atterri dans les mains de TAKANO Shinzô (voir pp. 4-6), le rédacteur en chef de *Garo*, qui m'a envoyé une lettre m'invitant à travailler pour eux. Vous pouvez imaginer à quel point j'étais heureux. Au début, j'ai contribué à presque tous les numéros, et je voyais que le salaire que je gagnais était bien meilleur que celui de mon emploi régulier. A 27 ans, j'ai donc quitté mon emploi pour me consacrer entièrement au manga. Ce fut la période de création la plus prolifique de ma vie. Malheureusement, cela n'a pas duré, et j'ai fini par décider de reprendre mon ancien travail.

Votre première contribution à *Garo* dans son n°54 de décembre 1968, *Oka no ue de Bisento van Gohho* [Sur la Colline, Vincent van Gogh…], avait été conçue à l'origine comme une œuvre littéraire. Pourquoi avez-vous décidé d'en faire un manga ?
T. T. : Tout d'abord, pour des raisons pratiques. J'avais hâte de voir mon manga dans le magazine, et travailler sur ce thème était le moyen le plus rapide d'y parvenir puisque j'avais déjà écrit l'histoire. En outre, j'aimais vraiment le sujet et j'avais fait beaucoup de recherches sur Van Gogh. C'était une histoire qui me tenait à cœur.

Pourtant, votre production ultérieure a été très différente, car vous avez commencé à déterrer vos souvenirs d'enfance et d'adolescence. La plupart de vos dernières bandes dessinées mettent en scène un salarié d'âge mûr appelé AOGISHI Yôkichi ou le genre de voyous qui peuplaient votre quartier de l'est de Tôkyô – en particulier un personnage appelé KEISEI Sabu. Pourquoi avez-vous choisi de dépeindre leur vie ?
T. T. : Les gens comme AOGISHI et Sabu étaient partout. Dans mon ancien travail, par exemple, j'ai eu l'occasion d'en rencontrer beaucoup, et j'ai eu l'impression de comprendre leurs motivations. Mon enfance marquée par la violence quotidienne à la maison m'a permis de devenir très bon pour lire le visage des gens. Chacun d'entre eux avait une histoire différente à raconter, un passé différent, mais ils partageaient tous les mêmes souvenirs de guerre. Rien qu'en les écoutant parler, j'étais capable d'imaginer leur vie. Mes histoires, à cet égard, n'étaient qu'une accumulation de tous ces souvenirs, filtrés par mon imagination. Raconter ces histoires était très amusant. KEISEI Sabu, par exemple, était une personne réelle, mais pas aussi cool que je l'avais rendu. Je n'ai eu que quelques aperçus de lui, marchant ivre dans mon quartier. Plus que de le voir, j'ai entendu les gens parler de lui. Alors j'ai dû inventer le reste. Maintenant, étant un grand fan de cinéma qui a aimé des personnages comme Shane dans le western *L'Homme des vallées perdues (Shane,* 1953) de George Stevens, j'ai aimé l'idée du héros solitaire sauvant une fille avant de disparaître sans un mot, ou se battant pour défendre son sens de l'honneur à l'ancienne.

Cela me rappelle des acteurs comme TAKAKURA Ken et SUGAWARA Bunta qui sont devenus des stars du cinéma yakuza dans les années 1960.
T. T. : Oui, ils étaient extrêmement populaires, même parmi les étudiants de la Nouvelle Gauche qui, théoriquement, ne partageaient pas la vision conservatrice de la vie de leurs personnages.

Vous n'avez jamais envie de dessiner à nouveau des bandes dessinées ?
T. T. : En fait, je suis en train de le faire en ce moment même ! *(rires)* En 2018, j'ai commencé une nouvelle histoire appelée *Shôwa Maboroshi* [Illusion de Shôwa], un récit tentaculaire qui commence peu après la guerre et qui met en scène tous mes personnages préférés du passé. J'ai produit neuf volumes jusqu'à présent.

PROPOS RECUEILLIS PAR G. S.

TRÉSOR **Un monde qui n'a pas été perdu**

Grâce à la passion et à la détermination de Naiki Toshio, un grand nombre de mangas de prêt ont pu être préservés.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

La rencontre de Naiki Toshio avec Lost World *de Tezuka Osamu a changé sa vie.*

De nos jours, les mangas sont populaires dans le monde entier ; ils sont admirés à la fois comme des œuvres hautement créatives et comme des artefacts culturels intéressants qui mettent en lumière différents aspects de la société japonaise. Cependant, pendant de nombreuses années, ils ont été considérés, même au Japon, comme des productions bon marché et jetables. Ils étaient mis à la poubelle dès qu'on avait fini de les lire. C'était particulièrement vrai pour les magazines hebdomadaires bon marché comme *Shônen Jump* ou les anciens *kashihon manga.* Ce n'est que grâce au travail de quelques collectionneurs et, plus récemment, d'institutions universitaires que leur valeur artistique et culturelle a finalement été reconnue.

L'une des personnalités les plus en vue du mouvement de revalorisation des mangas est Naiki Toshio. Né en 1937, il est tombé amoureux de la bande dessinée pour la première fois lorsqu'il était en cinquième année d'école primaire et qu'il a découvert *Rosuto Wārudo* [Lost World] de Tezuka Osamu (1948). Sa rencontre avec les œuvres du mangaka s'est rapidement transformée en une obsession pour les mangas et l'a conduit à ouvrir une boutique de location de livres en 1955, alors qu'il n'était encore que lycéen.

Vingt ans plus tard, au milieu des années 1970, l'industrie du *kashihon manga* était morte et les librairies de location fermaient les unes après les autres. En 1975, Naiki Toshio a entamé des discussions avec le critique Ishiko Junzô et d'autres personnes – avec qui il allait créer le groupe d'étude de la culture du livre de prêt un an plus tard – sur la manière dont ils pourraient préserver ce patrimoine.

A cette époque, le statut culturel du manga était encore faible et de nombreux observateurs pensaient que les bandes dessinées ne méritaient pas d'être achetées par les bibliothèques publiques et scolaires. Les bibliothèques, après tout, étaient considérées comme des temples du livre et faisaient partie d'un système d'approbation sociale et culturelle, et à part la Bibliothèque nationale de la Diète qui a pour mission de préserver tous les documents publiés dans le cadre du système de dépôt légal, les bibliothèques publiques étaient peu sensibilisées à l'idée de collectionner des mangas. Naiki Toshio a décidé de changer la façon dont les bandes dessinées étaient perçues par le public en ouvrant la première bibliothèque privée du Japon spécialisée dans les mangas, la Contemporary Manga Library – Naiki Collection.

Son travail a été reconnu en 1997 lorsqu'il a reçu le prix spécial du 1er Prix culturel Tezuka Osamu pour son engagement dans la préservation des mangas. Interviewé peu après la cérémonie, il a avoué qu'il avait plus d'une fois pensé à abandonner. Se souvenant de son magasin de *kashihon*, il a déclaré qu'il avait en fait rêvé de devenir un artiste de manga. *"Je pensais que si je possédais un magasin de location de livres, je pourrais étudier la bande dessinée tout en faisant des affaires. Cependant, je suis vite devenu trop occupé pour faire les deux choses à la fois. Je me suis également rendu compte que j'aimais mon travail. Puis, au milieu des années 1960, le nombre de librairies de prêt n'a cessé de diminuer, et j'ai fini par fermer mon magasin, mais au lieu de vendre mes bandes dessinées, j'ai continué à chercher de vieux titres et ma collection s'est agrandie en conséquence"*, a-t-il raconté. Lorsque la mangathèque a finalement ouvert ses portes, le 1er novembre 1978, elle

comptait 30 000 volumes, dont quelque 3 000 titres donnés par des personnes de tout le Japon. Dans l'interview susmentionnée, NAIKI Toshio a rappelé que quelques jours après l'ouverture, TEZUKA lui-même a visité la bibliothèque et l'a félicité pour son travail bien fait. *"J'ai été profondément ému par ses paroles. Pendant que je lui faisais visiter les lieux, toutes les personnes présentes se sont précipitées dans une papeterie voisine pour acheter du papier, et TEZUKA s'est assis pour faire des dessins pour tout le monde. Il a même proposé de faire don de quelques vieux mangas qu'il avait, mais le temps a passé et il est mort avant d'avoir pu tenir sa promesse"*, a-t-il expliqué.

Pendant de nombreuses années, il a utilisé son propre argent pour développer la collection et gérer la bibliothèque. En même temps, il a dû s'attaquer à plusieurs problèmes, notamment la gestion des données, la restauration des livres endommagés et la recherche d'un lieu de stockage adéquat. Finalement, il a fait don de sa collection à l'université Meiji en 2009, car l'institution de Tôkyô prévoyait de créer le plus grand centre de recherche au monde sur les mangas, les anime et les sous-cultures. Il a toutefois continué à gérer la bibliothèque jusqu'à sa mort en 2012.

En mars 2021, la collection Naiki a enfin déménagé dans ses nouveaux locaux. Elle comptait alors 270 000 volumes. Elle est désormais hébergée dans un bâtiment de sept étages près du campus Surugadai de l'université Meiji. Le cœur de la collection, bien sûr, est constitué par les *kashihon manga* publiés dans les années 1950 et 1960. Ces livres offrent à eux seuls une occasion unique de retracer l'évolution de l'édition de mangas et de la culture populaire japonaise.

La collection Naiki partage désormais un espace avec la bibliothèque commémorative de YONEZAWA Yoshihiro. YONEZAWA était un écrivain et un critique de manga qui, en 1975, a fondé Comiket, la plus grande convention de *dôjinshi* (fanzine de manga, voir *Zoom Japon* n°28, mars 2013) au monde. Il était également un collectionneur de tout ce qui avait trait aux mangas, aux *dôjinshi*, à la science-fiction et à la culture pop. A sa mort en 2006, son immense collection a été donnée à l'école d'études japonaises mondiales de l'université Meiji. Les trésors de NAIKI et de YONEZAWA sont désormais réunis sous le même toit. Le nombre total de documents s'élève à 410 000 articles, ce qui en fait l'une des plus grandes collections de livres du Japon et la plus grande mangathèque du pays, dépassant les 300 000 œuvres du Musée international du manga de Kyôtô. Le bâtiment abrite également des brouillons et des dessins originaux de célèbres artistes de mangas et organise des expositions gratuites au premier étage.


NAIKI Toshio notait sur des registres l'ensemble des œuvres qu'il conservait.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

La bibliothèque vise à contribuer à la recherche universitaire tout en offrant un accès aux utilisateurs lambda. A cet égard, la collection de magazines est une véritable mine d'or pour les fans comme pour les chercheurs. *"Les livres sont relativement faciles à trouver, par exemple dans les librairies d'occasion et même dans les cafés manga, mais les anciens numéros de magazines sont rares"*, assure KOIKE Akihisa, un éditeur qui a visité la bibliothèque. *"Je suis venu chercher des publications que je ne pouvais trouver nulle part ailleurs. Je cherchais un magazine mineur sur le mahjong qui n'était même pas déposé à la bibliothèque de la Diète nationale, mais ici ils ont tous les anciens numéros."* MORIKAWA Kaichirô, professeur associé à l'Ecole d'études japonaises mondiales, explique le rôle important que la bibliothèque peut jouer à l'avenir. *"Les mangas sont différents de ceux de Disney ou d'autres bandes dessinées commerciales étrangères"*, explique-t-il. *"Les œuvres japonaises sont écrites en tenant compte de l'âge, du sexe, de la profession, etc. des lecteurs. Ce sont des documents historiques de l'histoire moderne qui enregistrent méticuleusement les changements dans les intérêts des gens et expriment l'évolution du lectorat et des valeurs."* **G. S.**

1-7-1 Kanda-Sarugaku-chô, Chiyoda-ku, Tôkyô. Ouvert les lundis et vendredis (14h-20h), les week-ends et jours fériés (12h-18h). Entrée : 330 yens (110 yens pour les moins de 18 ans). Abonnements : mensuel 2 200 yens, annuel 6 600 yens.

CUISINE L'art du casse-croûte japonais



Dans cet ouvrage conçu par deux animateurs d'une émission culinaire, vous apprendrez à réaliser quelque 85 *bentô* que vous pourrez emmener à votre travail ou en pique-nique selon vos envies. Outre les recettes pour la plupart faciles à créer, l'ouvrage regorge de conseils pratiques pour faire de vous un(e) pro du *bentô*. Car il ne s'agit pas simplement de cuisine en tant que tel mais bien d'un art dans la mesure où la présentation est aussi importante que le contenu proprement dit.

Ultimate bento, de Marc Matsumoto et OGAWA Maki, trad. de l'anglais par Adeline Rzaski, Ynnis, 2023, 29,95 €.

MANGA *Sakura Wars*, c'est plus fort que toi



Un peu plus de 20 ans après sa sortie au Japon, Mana Books publie le premier tome de cette histoire inspirée du jeu vidéo éponyme. L'adaptation au format manga est plutôt réussie grâce à un savant mélange d'humour et d'action. On peut ainsi découvrir comment ÔGAMI Ichirô, un jeune soldat, à la tête d'une compagnie de ravissantes jeunes femmes, va combattre les forces des ténèbres.

Sakura Wars, de HIROI Ôji (scénario), FUJISHIMA Kôsuke (design des personnages) et MASA Ikku (dessin), trad. par Marie-Saskia Raynal, Mana Books, 2023, 7,95 €.

RÉCIT GRAPHIQUE Le Japon vu de l'intérieur (de soi)

Ces dernières années, plusieurs auteurs, parmi lesquels Lars Martinson (*Tonoharu*, Le Lézard noir, 2011), Åsa Ekström (*A la découverte du Japon*, Imho, 2022), ont choisi de raconter leur expérience du Japon à travers des récits graphiques souvent intéressants. Ils montraient à la fois une réalité du pays et la perception que les auteurs en avaient, ce qui donnait un résultat plutôt séduisant. L'Argentine Agusta Guerrero porte l'exercice dans une autre dimension en entraînant le lecteur dans une découverte du Japon fondée avant tout sur sa personnalité pour le moins haute en couleurs. Cela permet de donner à ce récit de voyage une approche sincère et pleine de fraîcheur. Formidable.



Le Voyage (El Viaje) d'Agustina Guerrero, trad. de l'espagnol par Eloïse de la Maison, Presque Lune éditions, 2022, 24 €.

NIHONGOTHÈQUE

CHIRU

Le néologisme *chiru* trouve son origine dans le mot anglais *chill-out* qui signifie se relaxer ou reposant, notamment utilisé pour désigner le style de musique électro ambiante. Au Japon, *chiru* veut dire grosso modo "passer du temps détendu en faisant ce que l'on aime faire". Récemment, j'ai découvert qu'il s'agissait aussi d'un anglicisme employé en français d'abord chez les Canadiens, et depuis quelque temps en France. Nos langues se rejoignent (ou s'effacent!), tout en gardant chacune sa manière de prononcer la langue de Shakespeare… (ou de Kim Kardashian). Bref, *chiru* s'emploie sous plusieurs formes tels que *chirui* (adjectif: profondément relaxant), *chiru-suru* (verbe: chiller, faire quelque chose de chill), *chirutteru* (verbe: en train de faire du chill), etc. On peut même inventer des mots en associant *chiru* avec un autre terme comme *chiru-beya* (pièce chill) ou *chiru-tabi* (voyage chill). Ces expressions sont quotidiennement utilisées par les jeunes mais, à vrai dire, il y a encore beaucoup de personnes qui ne les maîtrisent guère bien que le terme *chiuri* ait été sélectionné pour le grand prix des nouveaux mots 2021. Car, *chill-out* à la japonaise ne veut pas dire simplement se relaxer. Le terme recouvre subtilement une notion de "s'offrir un moment pour soi" qui n'est pas toujours évident à saisir sans explication et, à la base, le terme *chill* lui-même n'est pas très familier chez mes compatriotes. Moi-même, en comprenant le sens, j'ai encore du mal à le pratiquer. De toute façon, même si je le prononce, mes amis ne le comprendront pas! Mais je profite de l'occasion pour formuler quelques phrases en présentant mes *chiru* du moment: "Je fais mon *chiru* du matin en mangeant une crêpe maison au bord de la fenêtre bien ensoleillé et en écoutant une musique *chirui*, puis je *chiru-suru* en passant un instant avec un petit chat sur le *chiru*-canapé." Et vous? En ce moment, est-ce que vous *chirutteru* suffisamment pour vous sentir bien?



Ritsuko Koga pour Zoom Japon

KOGA RITSUKO

Nouveau magasin



20 rue Malher 75004 Paris

Du Mardi au Dimanche de 11 h à 19 h

CINÉMA Enfin des films qui font du bien

Avec *La Famille Asada* et *Goodbye*, les spectateurs sont sûrs de passer un authentique bon moment.



Art House

Inspiré par l'histoire du photographe Asada Masashi, le film est de Nakano Ryôta est une belle leçon de vie.

Depuis que le cinéma occidental est rongé par le cancer du politiquement correct, la plupart des œuvres proposées sont portées par des personnages dont la seule qualité est d'être des victimes en puissance d'un monde injuste. Les héros ordinaires ont disparu au profit de superhéros Marvel eux-mêmes soumis désormais aux nouvelles contraintes d'un environnement aseptisé. L'univers de l'animation n'y échappe pas en témoigne la dernière production des studios Disney, *Avalonia, l'étrange voyage,* où les scénaristes ont construit une histoire polluée par la nécessité de répondre à un cahier des charges tellement épais que le spectateur finit par craquer au bout de quelques minutes à moins qu'il ne soit lui-même déjà contaminé par cette vision du monde déformée où nous sommes tous de potentielles victimes.
Aussi peut-on se féliciter qu'il existe encore quelques cinéastes qui échappent à cette maladie. C'est le cas du cinéma japonais même si quelques réalisateurs influencés par l'Occident commencent à proposer des œuvres qui fleurent bon "la bien-pensance". Depuis quelques jours, les spectateurs français ont la chance de voir deux films qui non seulement témoignent de ce qu'est le monde avec ces bons et ces mauvais côtés, mais aussi nous apportent une énergie positive dont bon nombre d'autres productions sont dépourvues faute d'être sincères. Il s'agit de *La Famille Asada (Asada-ke !)* de Nakano Ryôta et de *Goodbye (Gubbai, Don Gurîzu !)* d'Ishizuka Atsuko, un film en prises de vues réelles et un *anime*, qui peuvent être vus en famille et qui s'adressent à un large public qui y trouvera de quoi rire, pleurer et s'émerveiller sans que rien ne semble fabriqué même s'il s'agit dans les deux cas de fictions.
Il se trouve que le long-métrage de Nakano Ryôta, récompensé lors de la dernière édition du festival Kinotayo, s'inspire d'une histoire vraie, celle du photographe Asada Masashi, dont l'œuvre s'est construite autour de la complicité de sa famille qui a accepté de poser dans des situations parfois burlesques et surtout de son expérience dans la région du Tôhoku, nord-est de l'Archipel, après le tsunami de mars 2011. A partir de ces deux éléments, le cinéaste a bâti un scénario à la fois léger et grave par moments qui traduit finalement assez bien ce que sont nos existences au cours desquelles nous rencontrons des situations difficiles mais aussi des instants de bonheur même courts susceptibles de bouleverser nos existences. Habitué à faire



des films autour de la famille, NAKANO Ryôta maîtrise parfaitement son sujet et propose une image peu classique de la famille japonaise où c'est le père qui reste au foyer quand la mère, infirmière en chef, mène une carrière pleine de responsabilités. En d'autres termes, le cinéaste entraîne les spectateurs dans un monde idéal, mais il ne le fait pas avec de gros sabots, préférant la subtilité et l'humour.

De la même manière, il fait preuve d'une grande sensibilité lorsqu'il nous replonge dans la tragédie du 11 mars 2011. Se servant de l'expérience vécue par le photographe qui a participé à une mission inattendue, celle de collecter des albums de photos que le tsunami a entraînés dans son sillage afin de restituer les photos nettoyées à leur propriétaire. Toute cette séquence est très réussie car, comme pour le reste du film, elle est servie par des acteurs formidables dont on apprécie la justesse du jeu. En sortant de la salle après la projection, le spectateur a un sentiment de légèreté et de bien-être quand bien même ce film a abordé un sujet aussi sérieux que la mort.

C'est un peu la même sensation que l'on a après avoir vu l'anime d'ISHIZUKA Atsuko bien que celui-ci se situe un cran en dessous en raison d'un scénario assez peu original. Il s'agit d'un voyage initiatique bâti autour de trois jeunes garçons, Roma, Toto et Drop. Dans l'espoir que les images prises par leur drone les disculpent après un incendie dont les réseaux sociaux les accusent, les trois adolescents partent à sa recherche dans la montagne, cette zone qui reste au Japon un espace largement sauvage où tout est finalement possible.

Formée au studio Madhouse, la réalisatrice a su mettre en valeur à la fois l'expérience acquise dans ce haut lieu de l'animation japonaise et ce rapport particulier qu'ont les Japonais avec l'univers des montagnes pour élaborer un décor éblouissant qui rappelle à certains moments les gravures européennes qu'on trouve dans les anciens livres de contes. Cela contribue évidemment à donner une dimension parfois fantastique à cette histoire d'amitié entre trois personnages dont les profils n'ont à la base rien d'extraordinaire. Au fond, c'est ce qui fait la force de ce film à travers lequel se dessine également le passage de l'adolescence à l'âge adulte. Même s'il n'y a guère de surprises dans le déroulé de *Goodbye,* on se laisse porter par cette histoire où il est aussi question de mort puisque Drop, le dernier membre de la petite bande originaire d'Islande, disparaît. Mais sa disparition est aussi synonyme d'un renforcement des liens entre les deux autres que la vie avait eu tendance à séparer jusque-là. Autant dire que ces deux films valent d'être vus et revus tant ils nous font du bien et nous réconcilient avec le cinéma.

ODAIRA NAMIHEI



© Goodbye, DonGlees Partners



© Goodbye, DonGlees Partners

Roma, Toto et Drop sont prêts à tout affronter au nom de leur amitié.

TRADITION A setsubun, c'est non au gaspi

Désireux de faire de l'argent, les géants de l'agroalimentaire ont tendance à galvauder les us et coutumes.

Début février, au Japon, on fête le *setsubun,* qui signifie littéralement le "changement de saison" et qui était autrefois considéré comme le Nouvel An. Cette tradition d'origine chinoise avait pour but de chasser les mauvais esprits qui pouvaient s'inviter lors du passage entre deux saisons. Ces rituels sont toujours pratiqués aujourd'hui dans les temples shintoïstes de tout le pays. On lance des fèves de soja grillées pour les écarter de la maison et on décore son entrée avec une branche d'osmanthe à feuilles de houx et une tête de sardine grillée pour empêcher les mauvais esprits d'y entrer.

Ce rituel s'accompagne aussi de certains mets que l'on déguste spécialement pour l'occasion. Comme pour la plupart des célébrations, on déguste la cuisine japonaise traditionnelle, où chaque produit comporte une signification symbolique. Les plats diffèrent selon les régions, mais récemment il y en a un qui est devenu particulièrement célèbre : l'*ehômaki*.

L'*ehômaki*, venu de l'ouest du pays, n'était à l'origine qu'un des plats parmi les autres qu'on dégustait à l'occasion. Ces trente dernières années, cette sorte de *futomaki* (*maki* de grande taille composé de plusieurs ingrédients), s'est répandu dans tout le reste de l'Archipel par le biais de grandes campagnes publicitaire dans les supérettes et les supermarchés car c'est un plat à faible coût et facile à commercialiser. Très populaire, il est devenu un business particulièrement juteux pour les enseignes qui essayent toutes de gratter leur part — en 2022 la vente d'*ehômaki* s'est élevée à 214, 3 millions d'euros. Le problème, c'est que ce plat, qui fait partie d'une des variétés de sushi ne se conserve pas, et ces dernières années des scandales de gaspillage alimentaires ont éclaté. Depuis, les grandes enseignes ont dû faire les efforts pour réduire une part de ce gaspillage.


L'ehômaki est devenu le symbole de mauvaises pratiques dans la grande distribution.

DR

Les repas liés aux rituels, qu'ils soient saisonniers, religieux ou régionaux, enrichissent nos vies culinaires en symboles et nous rapprochent de notre histoire ou de notre terroir. A condition qu'ils soient concoctés par nous-mêmes ou par des artisans du quartier. Car une fois sous l'emprise de l'industrie agroalimentaire, ces plats deviennent simplement un prétexte pour vendre plus à une période bien précise de l'année. Et encore, si l'on pouvait le consommer pendant un mois comme la galette des rois il y aurait sûrement moins de gâchis, mais l'*ehômaki* se consomme uniquement pendant la célébration. Ce qui n'a pas été vendu le jour J est ainsi condamné à finir à la poubelle. Cette logique purement commerciale va à l'encontre de l'esprit d'origine de ces repas rituels, qui, pour la plupart, existent pour souhaiter le bonheur à l'aide de la force de la nature.

Le jour de *setsubun*, on peut par exemple le fêter avec des *fukumame*, "pois bénis", des fèves de sojas grillées au nombre de son âge, le *fukucha*, le "thé porte-bonheur" composé aussi de soja grillé auquel on ajoute des prunes salées et un peu d'algue *kombu*, ou encore des sardines ou des nouilles *soba*... Tous ces mets, en plus d'être traditionnels et bons pour la santé, peuvent se préparer à la maison, facilement, sans avoir besoin de courir dans les supermarchés pour acheter des plats déjà faits et prêts à consommer. On peut toujours respecter la tradition sans se laisser séduire par les slogans publicitaires, et se contenter de l'essentiel : remercier le don de la Terre.

SEKIGUCHI RYÔKO

LA RECETTE DE HARUYO

Soupe Gudakusan
(Gudakusan sûpu no moto)



PRÉPARATION

01 - Emincer le poireau.
02 - Tailler le chou en paysanne.
03 - Hacher le gingembre.
04 - Chauffer la poêle avec l'huile de sésame.
05 - Disposer le porc haché et cuire.
06 - Ajouter le gingembre, le poireau puis le chou.



07 - Une fois les ingrédients cuits, assaisonner avec la poudre de *dashi* et la sauce soja.
08 - Ajouter la fécule préalablement délayée dans la même quantité d'eau.
09 - Faire bouillir.
10 - Pour servir, mettre 1à 2 cuillères à soupe dans un bol et ajouter de l'eau bouillante.

Astuce
La préparation se conserve dans un Tupperware une semaine au réfrigérateur.

INGRÉDIENTS (pour 10 personnes)

- 200 g de porc haché
- 1 poireau
- 250 g de chou
- 60 g de gingembre
- 2 cuillères à soupe de poudre de *dashi*
- 2 cuillères à soupe de sauce soja
- 2 cuillères à café de fécule
- 1 cuillère à soupe d'huile de sésame



Odaira Namihei pour Zoom Japon

Rien ne vaut les petites lignes pour profiter pleinement des paysages d'Iwate.

A Iwate, rendez-vous avec l'histoire

Parmi les nombreuses attractions dont elle dispose, la préfecture du nord-est abrite de petits musées très instructifs.

Il existe un Japon à deux vitesses. Celui des Shinkansen où l'on voit les paysages défiler à près de 300 km/h et celui des petites lignes permettant de prendre le temps d'observer le panorama à travers les grandes fenêtres des voitures qui avancent à un rythme tranquille. La préfecture d'Iwate, située au nord-est de l'Archipel, bénéficie de ces deux modes de transport. Le Tôhoku Shinkansen, au départ de Tôkyô, permet en un peu plus de deux heures de relier Morioka, la ville principale, mais aussi Ichinoseki, Kitakami, Shin-Hanamaki, Iwate-Numakunai, Ninohe et Mizusawa-Esashi. Que cette région très rurale soit aussi bien desservie en termes de train à grande vitesse devrait inciter davantage de touristes étrangers toujours pressés par le temps à s'y rendre car elle ne manque pas d'atouts. Le plus célèbre d'entre eux est Hiraizumi (voir *Zoom Japon* n°13, septembre 2011) inscrit au Patrimoine de l'humanité par l'Unesco en 2011. Les superbes temples Chûson et Môtsû qui ont permis au site de gagner ce statut sont accessibles, comme nous l'avions écrit dans notre numéro de septembre 2011, à pied à partir de la gare de Hiraizumi située sur la ligne principale JR Tôhoku, autrement dit la ligne classique, parallèle à la ligne à grande vitesse, qui offre des magnifiques vues sur la campagne japonaise composée en majorité de rizières dont les couleurs évoluent au gré des saisons. Le poète MIYAZAWA Kenji (voir *Zoom Japon* n°85, novembre 2018) qui est né à Hanamaki et a passé une grande partie de son existence dans cette région en sait quelque chose et il l'a souvent rapporté dans ses écrits.

Celui qui fut aussi agronome est une figure incontournable d'Iwate et du Japon.
Il n'est pas le seul. La préfecture d'Iwate a donné au pays d'autres personnages dont la dimension historique est considérable même si la plupart des non-Japonais n'en ont jamais entendu parler. Il faut dire que l'histoire de la première moitié du XXe siècle au Japon est mal connue en Occident alors qu'elle fut particulièrement importante pour le pays. Engagé à la fin du siècle précédent dans une transformation radicale visant notamment à rattraper l'Occident pour ne pas subir le sort peu envieux de son voisin chinois, le Japon a cherché à étendre son influence dans le monde, en particulier en Asie, et a, dans le même temps, plongé progressivement dans une crise politique intérieure sans précédent. Ces deux situations ont fini par coûter très cher au pays au terme de la Seconde Guerre mondiale à laquelle il a largement contribué.
A Mizusawa, que l'on peut atteindre par le Shinkansen (gare de Mizusawa-Esashi) ou par la ligne principale JR Tôhoku depuis Morioka, l'amateur d'histoire contemporaine a la possibilité d'en apprendre beaucoup sur cette période agitée du Japon car la ville a donné naissance à deux personnages clés de cette époque GOTÔ Shinpei et SAITÔ Makoto. Le premier, médecin de formation, fut l'un des artisans de l'expansion japonaise à Taïwan après 1895 et en Mandchourie quelques années plus tard. Après la victoire du Japon face à la Chine lors de la guerre de 1894 et alors que Tôkyô obtient Taïwan, il transforme ce territoire en véritable laboratoire pour sa politique de colonisation qu'il mènera ensuite dans la péninsule coréenne, puis au nord-est de la Chine. GOTÔ Shinpei, qui avait servi comme médecin pendant la guerre, a été remarqué par le gouverneur de Taïwan et nommé responsable des affaires civiles. A ce poste, il entreprend de construire une politique d'implantation tenant compte des populations locales tout en insistant sur la nécessité d'introduire des technologies modernes, en particulier le chemin de fer dont il va



Odaira Namihei pour Zoom Japon

Sur le bâtiment de la coopérative agricole, un portrait géant du poète et agronome MIYAZAWA Kenji.


Odaira Namihei pour Zoom Japon

Paysage typique de la préfecture d'Iwate : des rizières à perte de vue.


Odaira Namihei pour Zoom Japon

A l'entrée de son musée, Gotô Shinpei monte la garde.


Odaira Namihei pour Zoom Japon

Gotô a contribué à l'administration de Taïwan.


Odaira Namihei pour Zoom Japon

Le développement du rail en Mandchourie.

être l'un des principaux artisans. Cette approche lui vaut d'être promu en 1906 à la direction de la Société des chemins de fer de Mandchourie du sud *(Mantetsu)* avant d'occuper des responsabilités gouvernementales à Tôkyô au niveau des communications et du ferroviaire.
Le musée qui lui est consacré à Mizusawa permet de saisir l'importance de la contribution de Gotô Shinpei dans l'histoire contemporaine du pays, d'autant qu'au-delà de son influence dans la stratégie expansionniste du Japon, les Japonais lui doivent d'avoir aussi contribué à la reconstruction de leur capitale détruite en grande partie par le terrible séisme du 1er septembre 1923. Impressionné par la façon dont le baron Haussmann avait remodelé Paris sous le Second empire, il a tenté d'adopter une méthode d'expropriation audacieuse des propriétaires fonciers fondée sur l'expérience parisienne, mais il a dû faire face à une forte opposition des propriétaires terriens. Malgré tout, il a réussi à imposer une bonne partie du réseau des grandes artères dont Tôkyô dispose encore de nos jours. C'est ce qui explique pourquoi les habitants de Mizusawa sont fiers de l'enfant du pays qui a finalement laissé une trace importante dans l'histoire même si, à certains égards, elle a contribué à entraîner le pays dans une spirale de la guerre. Le musée insiste peu sur cette dimension, mais il offre une intéressante plongée dans cette période de l'histoire contemporaine du Japon.


Odaira Namihei pour Zoom Japon

Les visiteurs sont accueillis par un portrait de SAITÔ.


SAITÔ Makoto a été assassiné le 26 février 1936.


Un militarisme rampant s'est emparé du pays.

Comme souvent, le principal défaut de ce lieu est de n'avoir aucune signalétique dans une autre langue que le japonais. Reste que les documents photographiques permettent de suivre la vie de cet homme dont on mesure l'influence. A environ 300 mètres du musée, sur le chemin qui mène jusqu'au musée consacré à SAITÔ Makoto, on peut visiter la maison natale de GOTÔ Shinpei qui n'a d'intérêt que sa modestie.

En continuant tout droit, le visiteur aboutit à l'entrée du petit parking qui, à droite, mène à l'entrée du musée dédié à l'ancien amiral de la marine japonaise devenu homme d'Etat. En tant que gouverneur général de la Corée de 1919 à 1927 et de 1929 à 1931, il a lui aussi participé à cette politique expansionniste japonaise en Asie. Ce n'est pas sur cet aspect de sa vie que les promoteurs du musée ont insisté. Les visiteurs sont accueillis par un portrait en pied du futur conseiller privé de l'empereur et par la malle qui l'a accompagnée jusqu'à Genève en 1927 pour participer à la conférence sur le désarmement. Considéré comme un homme de compromis, il devient Premier ministre de 1932 à 1934 dans une période particulièrement agitée où les gouvernements ont une durée de vie très réduite. Le sien sera l'un des plus longs, mais cela ne l'empêchera pas de devoir quitter sa fonction après un énième scandale. Devenu Gardien du sceau privé du Japon en décembre 1935, fonction importante auprès de l'empereur, il est assassiné lors de la tentative de coup d'Etat du 26 février 1936. Le musée présente de nombreux éléments liés à cet épisode tragique qui contribua à renforcer le rôle des militaires dans la vie politique. Un an plus tard, le Japon se lancera dans la conquête de la Chine avant de s'attaquer aux Etats-Unis en 1941. Le musée ne l'évoque pas, mais le visiteur sait, grâce à ce voyage dans le temps à Mizusawa, que la préfecture d'Iwate vaut vraiment le détour et qu'elle ravira l'historien qui sommeille en nous.

GABRIEL BERNARD

ZOOM ANNONCES

cours



Venez vous initier, ou vous perfectionner dans l'art du TAIKO à Paris
Concert, Cours réguliers, Stages pour tous niveaux.

Stage à Paris
① 5 et 12 février
② 19 mars, 2 et 16 avril
③ 2, 9 et 16 avril

Wadaiko MAKOTO
Studio HBS Géode
25 av. Corentin Cariou19e
Renseignement et inscription : cours@wadaiko-makoto.org
www.wadaiko-makoto.org

• **Ateliers DESSIN-MANGA** Réalise ton propre manga ! stages intensifs pendant les vacances scolaires. 210€ttc (matériel compris). Attention places limitées. Informations et inscription sur www.espacejapon.com

événements

• **C'est Bon ! Le Japon** Du 17 au 19 février 2023. Voyagez avec nous à l'époque des Ninjas ! Gastronomie, Tourisme, Culture (+ de 60 exposants). Rencontre avec des Ninjas, Rakugo, Spectacles de tambours. La Halle des Blancs Manteaux - 48, rue Vieille du Temple 4e Paris. Tarif grand public: 2 €. (Gratuit pour les enfants de 0-3ans. Pas de réservation, ni de prévente) Plus d'informations sur le site. www.cestbonlejapon.com

• **Les Semaines du Saké** Du 6 au 19 février 2023. Saké et produits de la mer, l'accord parfait ! Avec la participation de 20 restaurants gastronomiques français, dont 10 étoilés. https://sake-jfoodo.jetro.go.jp/fr/sakeweeks/

divers

• **Vente de SAKE** et autres alcools japonais sur toulousesakeclub.com



Cabinet d'avocats en droit des affaires à Paris - conseils et accompagnements des chefs d'entreprises et ressortissants japonais en France

Expertises :
- Droit des sociétés
- Baux commerciaux
- Contentieux des affaires / négociations / transactions
- Arbitrage international
- Entreprises en difficulté

Les associés du cabinet sont également membres fondateurs de l'AAJ (Association des Avocats Japonophiles)

8, rue de l'Arcade
75008 Paris
+33 (0)1 42 65 55 04
contact@komon-avocats.fr
www.komon-avocats.fr



logements

• **Paris 17e Villiers, Charmant 2 pièces 29m2** Meublé tout équipé vue Tour Eiffel, refait à neuf, 990€ charges comprises 0146038897 (19h-21h)

emplois

• **l'épicerie japonaise SATSUKI** recherche un(e) vendeur/vendeuse pour notre boutique de Lyon (69003) en CDD pouvant déboucher sur un CDI Temps partiel 20h/semaine. Bon niveau de français et de japonais demandé. Envoyez votre CV et lettre de motivation en français et japonais à emploi@satsuki.fr



CCOPERA recherche
EMPLOYÉ COMMERCIAL F/H
bilingue franco/japonais
- Guichet : accueil du public et vente/achat de devises
- Contrôle de la caisse
- Accueil téléphonique
- E-commerce (préparation de commande et emballage)
- Contrôle des stocks
- Langues : français, japonais Bon niveau d'anglais
- Expérience du contact clientèle serait un plus
- Contrat CDD de mars à sep. 35h de 9h30-17h30
- lun au sam inclus avec un jour de repos dans la semaine
- Salaire : 2100 brut
- Lieu de travail : 9 rue Scribe 9e 8 place de l'Opéra 9e

Contact : cecile@ccopera.com



KINTARO Group, gère 10 restaurants dans le 1er et 2eme arrondissement de Paris et compte en ouvrir d'autres en 2022 (sushi, cuisine japonaise familiale, Izakaya, cuisine chinoise à la japonaise, takoyaki, etc...).
Dans le cadre de son développement KINTARO Group recrute : **des cuisiniers, des commis, des responsables de salle, des serveurs, des pâtissiers et des boulangers.** Vous êtes débutant ou vous avez un peu d'expérience l'essentiel c'est que vous soyez motivé. Envoyez votre CV à recrutement.kyujin.paris@gmail.com



#zoomjapon — En ligne
Actualités, En directe du Japon, jeux concours, etc
https://www.zoomjapon.info
Nouveau numéro, archives, boutique, abonnement, etc
courrier@zoomjapon.info


Publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris
Tél: +33 (0)1 4700 1133 Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2108-4483. Imprimé en France
Responsable de la publication : Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info

Ont participé à ce numéro :
Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Koga Ritsuko, Eric Rechsteiner, Gianni Simone, Sekiguchi Ryôko, Maeda Haruyo

Takachi Yoshiyuki, Kashio Gaku, Taniguchi Takako, Masuko Miho, Etori Shôko, Marie-Amélie Pringuey, Marie Varéon (maquette)



Imprimé sur du papier issu de forêts durablement gérées 100% PEFC sans fibre recyclée fabriqué en Suède.

Club Zoom

En vous abonnant à ZOOM Japon, vous devenez automatiquement membre du Club ZOOM.

Cadeau du mois



LIVRE
Le Guide du thé japonais
de Per Oscar Brekell
(Ed. Imho ***www.imho.fr***)

Un livre pratique et ludique indispensable pour qui souhaite découvrir le thé japonais.

Participation au tirage au sort :
Envoyez par mail (club@zoomjapon.info) votre numéro d'abonné et la réponse à la question suivante : *Parmi ces boissons japonaises, préférez-vous plutôt le saké ou le thé ?*
Tous les nouveaux abonnés peuvent participer.
Jusqu'au 28 février 2023.


produit par
SEFA
ジャパンエキスポ・シュード
Japan Expo
Marseille 2023
Le festival du manga et de la culture japonaise
24 ▸ 26 FÉVRIER 2023
PARC DES EXPOSITIONS
MARSEILLE CHANOT
ANIMATEUR
Chikashi Kubota, le chara-designer de One Punch Man et directeur de l'animation du film Dragon Ball Super : Super Hero.
COMÉDIENS DE DOUBLAGE
Brigitte Lecordier, la voix de Son Goku et Philippe Ariotti, la voix de Freezer et Piccolo.
EXPOSITIONS
Les 50 ans de Black Jack
YUJI KAIDA LE PEINTRE DES KAIJU
SHOWCASES
Ilu Grace, duo japonais de R&B.
MION, chanteuse japonaise de J-Pop et d'anisong.
STREAMERS / YOUTUBEURS
SORA
Rayton
L'ACTUALITÉ • ET LES TICKETS SONT SUR
www.japan-expo-sud.com
Animations
Origami
Emma Obadina pâtisserie
Jeux vidéos
Game Academy
Blind test
GRATUIT POUR LES -8 ANS
Les tickets sont en vente sur WWW.JAPAN-EXPO-SUD.COM et dans les réseaux habituels.
FRANCEBILLET : Fnac - Géant - Magasins U - Intermarché - www.fnac.com - www.francebillet.com
TICKETMASTER : www.ticketmaster.fr - Auchan - Carrefour - Cora - Cultura - E.Leclerc
Durant le festival, pas de caisse sur place, billets disponibles sur l'application officielle et le site de Japan Expo
fnac
ZOO
ZOOM JAPON
FUN
CGR
CANALBD
Japan Expo est une marque déposée par SEFA EVENT // SEFA EVENT SASU au capital de 100 000€, RCS BOBIGNY 493 919 146 //